



LUONG
xuan chi

D'une génération à l'autre, le même goût

De père en fils, **les Kergos ont acheté des œuvres de peintres asiatiques**, Luong Xuan Nhi et Nguyen Van Binh à Hanoi, et Sanyu à Paris.

.....
PAR ANNE DORIDOU-HEIM

Deux collectionneurs, quatre tableaux. L'équité est parfaite et le doublé joli. À une génération d'écart, Yves et Bernard de Kergos se sont intéressés aux artistes asiatiques, ceux de l'École des beaux-arts de l'Indochine pour le père, Sanyu pour le fils. Conservés par leurs héritiers, ce sont donc quatre tableaux inédits sur le marché qui prennent le chemin des enchères. Si les ventes affichant des peintres de l'École des beaux-arts d'Hanoï sont désormais fréquentes, celle-ci est un peu différente, et les initiés s'en apercevront rapidement. De fait, on n'y retrouve pas les signatures désormais habituelles de Lé Phô, Mai-Thu et Vu Cao Dam, ni d'aucun des artistes vietnamiens ayant fait le choix de poursuivre leur carrière en France. Au contraire, les deux noms qui se détachent sont ceux de Luong Xuan Nhi et de Nguyen Van Binh, deux peintres étant demeurés à Hanoï. Et ceci s'explique par le fait que ces deux œuvres, réalisées dans les années 1940, ont été acquises dans la capi-

tales coloniales par Yves de Kergos. Il y a séjourné entre la fin des années 1930 et le début des années 1950 – il est définitivement rentré en France en 1956. Ce fils de bonne famille était parti tenter sa chance du côté de la colonie française et il est devenu banquier, non sans s'intéresser à l'art, semble-t-il. Une nouvelle preuve que les efforts déployés par Victor Tardieu pour diffuser l'art de ses élèves auprès de la diaspora française ont été couronnés de succès !

Le maître des verts

Bien que figure essentielle de la peinture vietnamienne du XX^e siècle, Luong Xuan Nhi est assez rare sur le marché de l'art français, et ceci s'explique certainement par son choix non seulement de demeurer au Vietnam, mais encore d'embrasser les thèses communistes après un séjour de deux ans en URSS. À partir de cette époque, il va livrer des scènes sociales d'un grand réalisme. Pourtant, lors de la fameuse Exposition internationale de Paris de 1937, une salle entière lui avait été réservée dans le pavillon de l'Indochine, où étaient accrochées 86 de ses délicates peintures sur soie – son style étant encore empreint de retenue et de tradition. Victor Tardieu avait tenu ainsi à offrir une magni-

fique vitrine à son tout nouveau diplômé, sorti major en 1937 de la huitième promotion. La Seconde Guerre mondiale marque un profond changement dans tous les esprits annamites. Dès 1946, il devient professeur dans l'école qui l'a formé et s'engage pour la défense de l'enseignement artistique aux jeunes Vietnamiens. Il oriente dans cette même décennie sa peinture vers plus de ruralité, délaissant les belles nostalgiques pour un plus grand réalisme. On l'a souvent surnommé le « maître des verts », en raison de l'usage important de cette couleur dans ses paysages mais pas seulement. Celle-ci constitue aussi le fond de sa *Femme indochinoise jouant du luth*, peinte dans les années 1940. Dans ses malles, Yves de Kergos a également rapporté un paravent à six feuilles, une pièce assez monumentale (294 cm de long) permettant d'aborder le travail de Nguyen ➔

à savoir

Mardi 10 décembre,
salle 5 – Hôtel Drouot.
Mirabaud - Mercier OVV.

Luong Xuan Nhi (1914-2006), *Femme indochinoise jouant du luth*, vers 1940, huile sur toile, 60,5 x 51,5 cm.

Estimation : 40 000/60 000 €

SANYU, LE « MATISSE CHINOIS », REDÉCOUVERT PAR LE MARCHÉ DE L'ART

Célébré en France – son pays d'adoption – et un peu partout en Asie,
le peintre chinois a été redécouvert au milieu des années 1990
par une poignée de professionnels avertis.

.....
PAR NICOLAS DENIS

L'histoire de la renaissance de l'artiste chinois Sanyu, arrivé à Paris en 1920 pour étudier la peinture européenne – notamment à la célèbre Académie de la Grande Chaumière au cœur de Montparnasse –, est à la fois rocambolesque, tragique et fascinante. Nul doute qu'elle fera rêver longtemps tous les professionnels et les amateurs du marché de l'art. En 1959, l'auteur du roman *Jules et Jim* mais aussi marchand, collectionneur et critique d'art Henri-Pierre Roché décède. Il fut en son temps ce que l'on appellerait aujourd'hui un immense « influenceur ». Il rencontre le peintre en 1929. D'abord grand amateur de son œuvre – il ne lui achète pas moins de 80 peintures et quelque 600 dessins –, il poussera l'artiste à s'aventurer vers la gravure et la peinture à l'huile. Pourtant, leur relation se dégrade rapidement et prend fin au bout de trois ans. Les difficultés financières de l'artiste débutent alors, malgré l'aide d'amis très fidèles comme le compositeur néerlandais Johan Franco ou plus tard le photographe Robert Frank. La veuve d'Henri-Pierre Roché décide, en 1963, d'inventorier et de vendre les innombrables tableaux et œuvres d'art acquises par le couple. Les marchands les plus en vue de l'époque se donnent rendez-vous au 2, rue Nungesser-et-Coli, à Sèvres, pour faire des offres sur les Georges Braque, Constantin Brancusi ou Marie Laurencin.

La passion d'un jeune brocanteur

Parmi eux, un professionnel de 23 ans qui travaille alors aux puces de Saint-Ouen, Jean-Claude Riedel (1940-2017). Pour le jeune homme au regard malicieux et vif, au caractère bien trempé qui fera plus tard sa légende, inutile de se battre. Il décide

.....
pourtant une série d'œuvres qui vont changer sa vie : « C'est dans les caves d'Henri-Pierre Roché que j'ai découvert, en 1963, les huiles de Sanyu, raconte-t-il, en 1997, dans l'unique écrit consacré à cette aventure. Henri-Pierre Roché les avait achetées en 1930. Curieusement, il arrivait parfois que ce passionné d'art contemporain néglige de mettre en valeur ses trésors, se contentant de convier tel ou tel à les visiter. Le destin a voulu que je fasse partie de ceux-là. » Et c'est le choc : « Sanyu... Fleurs, animaux, nus surtout, à la limite de la beauté pure qui impose un regard d'admiration, loin de toute discontinuité. » Le brocanteur d'alors tente d'en savoir plus. Hélas, Denise Roché élude en déclarant que Sanyu est décédé et qu'elle n'en sait guère davantage. Un rendez-vous raté qui n'entame pas l'intuition de Jean-Claude, qui achète toutes les œuvres disponibles. À quelques exceptions près, comme les deux huiles sur toile présentées mardi 10 décembre à Drouot, et vendues par Denise Roché au vicomte Bernard de Kergos au début des années 1970, il achète sur une période de quinze ans l'essentiel de la collection Roché.

La vente de l'atelier de l'artiste à Drouot

.....
En septembre 1966, coup de théâtre : Drouot disperse aux enchères l'atelier de Sanyu, brutalement disparu la même année, sans doute asphyxié par une fuite de gaz dans son petit studio de la rue de la Sablière du 14^e arrondissement de Paris. Surpris et déçu de n'avoir finalement pas pu rencontrer le peintre, Jean-Claude Riedel jette son dévolu sur les dessins et les aquarelles. Un autre jeune homme entre alors en scène, stagiaire commissaire-priseur, dont le flair

.....
fera sa fortune : Jean-François Bideau. Sensible aux huiles du peintre, il acquiert seul la soixantaine de peintures pour la somme de 3 000 F (l'équivalent de 4 500 € d'aujourd'hui). Bideau, qui se lancera par la suite dans une belle carrière de marchand d'art contemporain, finira par vendre l'essentiel de ses acquisitions à Jean-Claude Riedel, ayant compris qu'il était jusqu'à la fin des années 1980 le seul amateur et acheteur des œuvres de Sanyu. D'autres marchands ou commissaires-priseurs furent par la suite séduits par les peintures et dessins de celui que l'on surnomme aujourd'hui le « Matisse chinois » tout autant que par la passion de Jean-Claude Riedel. Raymond Toupenet et Axel de Heeckeren furent de ceux-là. Raymond Toupenet, spécialiste reconnu des mobiliers et objets art nouveau et art déco, le connaissait bien, puisqu'il travaillait comme lui aux puces de Saint-Ouen. « Un jour, se souvient-il, Charles Kraemer, un antiquaire alsacien, m'apporte sur mon stand du marché Biron un ensemble de dessins et aquarelles signés Sanyu. Je lui demande s'il en connaît l'origine, et il me raconte qu'il avait "fait une adresse" chez une vieille dame en banlieue parisienne, à Villejuif, qui avait hébergé l'artiste pendant la guerre. Les œuvres lui avaient été données en remerciement.

à lire

Sanyu - L'Homme et l'Œuvre peint à l'huile, par Rita Wong (2 volumes), édition The Li Ching Cultural and Educational Foundation, Hatje Cantz Verlag GmbH, 2024, 248 pages, 88 €.

Je l'ai renvoyé chez cette dame, et il est revenu avec deux sculptures et treize peintures à l'huile, que j'ai revendues plus tard à mon ami Jean-Claude. » Raymond Toupenet est aussi, peut-être fortuitement, à l'origine de la rencontre de celui-ci avec Axel de Heeckeren, commissaire-priseur associé alors à Claude Boisgirard, à Drouot : il fut l'un des acheteurs de deux des fameuses aquarelles, ce qui le mit sur la piste de Jean-Claude. L'amitié, quasi

immédiate, entre les deux hommes conduira la maison de ventes Boisgirard-Heeckeren à organiser, en 1978, une vente à l'espace Cardin en collaboration avec le marchand, qui y présentera ses artistes, dont bien évidemment Sanyu. Entre-temps, Riedel devient galeriste et ouvre en 1977, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, son espace d'exposition. « Il était évident que pour le vernissage de la galerie, Sanyu s'imposait, confie Nelly Riedel, sa fille,

qui a longtemps travaillé avec lui et l'a accompagné dans ses recherches. Mon père a organisé quatre solo shows de l'artiste, le premier au 31, rue Guénégaud, puis trois autres en 1980, 1993 et 2002, en face, au n° 12 de la rue. » Un nombre d'expositions somme toute modeste, mais « en France, écrit Jean-Claude Riedel, le succès n'est pas au rendez-vous. Peu importe (...). Je sais que l'artiste n'est qu'à l'aube de sa gloire. Des millions de regards vivront la magie de Sanyu. »



Sanyu (1907-1966), *Trois tulipes dans un pot*, fond rose pâle, huile sur toile, 35 x 24 cm.
Estimation : 40 000/60 000 €

Une rencontre déterminante, celle de Rita Wong

Quelques années après l'ouverture de la galerie, un autre personnage clé entre en scène, Rita Wong. La jeune femme est alors responsable de Sotheby's à Taiwan et compte lancer sur le marché asiatique, alors à ses tout débuts, les artistes de la diaspora chinoise qui s'étaient notamment envolés vers Paris, alors épicerie du monde artistique. Elle a découvert, dans les réserves du Musée national d'histoire de Taipei, un ensemble d'œuvres de Sanyu. Étonnant pour un artiste qui n'est jamais retourné en Asie... Ses recherches lui révèlent que celui-ci, sur l'invitation du peintre Huang Jilu, avait envoyé des peintures à Taipei pour une exposition qui, semble-t-il, n'a jamais eu lieu. De fil en aiguille, elle va, grâce à l'une de ses collègues à Londres, Helen Szaday, rendre visite à Jean-Claude Riedel. Par son intermédiaire, elle a pu rencontrer les collectionneurs français de l'artiste, dont l'un des plus fameux, le producteur de musique Francis Dreyfus. Celui-ci, avec sa femme Hélène, a acquis l'une de ses toutes premières peintures à l'huile, un *Nu allongé de dos*, daté de 1929. Autrice des catalogues raisonnés de l'artiste, Rita Wong est devenue l'experte mondiale de son œuvre. Grâce à sa passion et celle de Jean-Claude Riedel, Sanyu, mort dans le dénuement le plus complet, tutoie de nos jours les sommets aux enchères. « Une flambée des prix qui pourrait mettre mal à l'aise mon père, confie Nelly Riedel, qui redoutait que les acheteurs soient plus sensibles à sa cote qu'à son génie. » Une inquiétude que la galeriste relativise avec humour : « La dernière peinture de Sanyu que mon père a achetée aux enchères se trouvait dans une maison de ventes dans le centre de la France. Étonnée, je lui demande alors comment le tableau avait atterri là-bas. Je l'entends encore me dire, un petit sourire aux lèvres, et en haussant les épaules : "Tu sais, Denise, Roché m'a toujours dit : 'Moi, les bouquets de fleurs de Sanyu, je les offre en cadeaux de mariage !'. »



Nguyen Van Binh (1917-2004), paravent à six feuilles en laque et coquille d'œuf à décor d'un paysage animé et de personnages, signé et daté 1944, 150 x 49 cm (chaque feuille).

Estimation : 80 000/120 000 €

⊕ Van Binh, un autre élève, qui a choisi de s'exprimer par la laque. Il étudie entre 1938 et 1943 à l'École d'Hanoï. Alix Aymé y est alors professeur technique et y développe l'apprentissage du médium. Dans le numéro du *Monde Illustré* du 4 juin 1949, elle écrit : « Une si magnifique matière, une si prodigieuse merveille de perfection et d'éclat suppose, quel qu'ait été le don des artistes qui la créent, une soumission patiente à ses exigences. S'il y a une technique qui exige du peintre un don de lui-même, c'est bien la laque. » Lui aussi choisit la cause de l'indépendance et, durant la première guerre d'Indochine (1946-1954), devient reporter de guerre, utilisant ses talents artistiques pour documenter le conflit et produire du matériel de propagande. Il n'y a pas encore trace de patriotisme dans cette œuvre mettant en scène des élégantes en *ao dai*, dans un paysage luxuriant. Au médium principal, il associe la coquille d'œuf, exprimant ainsi sa recherche de profondeur et de contraste – il l'emploie ici notamment pour cerner les silhouettes. Un petit groupe de trois jeunes femmes à l'arrière-plan souligne une autre de ses particularités, celle d'expérimenter diverses techniques de polissage afin de jouer

avec les effets de lumière. Le tout avec un sens inné de la composition et de l'harmonie.

Trois fleurs pour un nu

Les deux peintures de Sanyu sont référencées dans l'inventaire des œuvres de l'artiste, établi par son spécialiste et mécène Henri-Pierre Roché en 1956. Il s'agit de *Deux dames, roses*, sous le numéro 32, et de *Trois tulipes dans un pot, fond rose pâle*, sous le numéro 30. Elles proviennent d'ailleurs de sa collection, connue pour avoir été importante – entre 1929 et 1932, il lui acheta plus de 84 peintures et près de 600 dessins, avant de se fâcher avec lui (voir page 14). Une véritable référence car l'homme, ami de nombreux artistes dont Brancusi et Marcel Duchamp, également marchand, critique d'art et écrivain, n'est pas une figure du commun. Et c'est le moins que l'on puisse dire. À plus de 60 ans, il entreprend d'écrire le roman appelé à devenir le scénario du film culte de la nouvelle vague : *Jules et Jim*, dont l'histoire est directement inspirée de la sienne. C'est auprès de sa dernière épouse, Denise, dont il est un ami proche, que Bernard de Kergos achète les deux Sanyu. L'art de celui qui était surnommé le « Matisse chinois » opère une subtile transi-

tion entre la tradition de la calligraphie des lettrés et les recherches des avant-gardes. Installé à Paris, il y découvre l'étude du nu sur modèle vivant, une révolution pour un jeune Chinois, et s'y lance avec audace. C'est justement à partir de 1929, soit l'année de sa rencontre avec Roché, qu'il excelle dans cet art et livre des peintures d'une grande délicatesse, aux tonalités pastel. Sanyu peint ses nus sur des aplats de couleur, sans souci de profondeur, et d'un pinceau d'une maîtrise parfaite. La première toile proposée en est un témoignage éloquent. À partir de 1932, il se détache du nu pour se tourner vers le portrait animalier et les compositions florales, et ce avec la même sûreté de trait. Cette année-là, il a rencontré le compositeur Johan Franco, qui devient à la fois son ami et son agent. La seconde toile représente trois tulipes dans un vase. Elle est estimée également entre 40 000 et 60 000 €, et l'on est très tenté d'y voir l'influence directe de cet ami hollandais. ■

Sanyu, *Deux dames, roses*, huile sur toile, signée et datée 1930, 35 x 24 cm.

Estimation : 40 000/60 000 €

